

Les femmes au chapeau

Une mode empreinte de la coutume

Christine Godin

Volume 4, numéro 2, été 1988

La mode : miroir du temps

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, C. (1988). Les femmes au chapeau : une mode empreinte de la coutume. *Cap-aux-Diamants*, 4(2), 25–28.

LES FEMMES AU CHAPEAU

UNE MODE EMPREINTE DE LA COUTUME

par Christine Godin*

Se couvrir la tête peut évoquer le souci de se prémunir contre le vent, le froid, la pluie ou les rayons du soleil. Dans ce contexte, le chapeau se définit, selon l'anthropologue Christian Bromberger, comme une «réponse formelle et matérielle» à un besoin universel. La modiste ou la chapelière privilégie alors un modèle ou une matière première pour ses qualités pratiques. Des témoignages de professionnelles de la chapellerie féminine illustreront nos propos.

Expression d'une élégance féminine, le chapeau participe à l'histoire culturelle et sociale d'une collectivité. Il s'inscrit au sein des codes vestimentaires, suscite des débats idéologiques et révèle un imaginaire esthétique.

Le langage du chapeau

Au début du XX^e siècle, le port du chapeau féminin obéissait à une double dynamique. À ce sujet,



«Quand j'ai commencé, j'étais inspirée par des chapeaux très fantaisistes des années vingt, l'époque des cloches. Ce sont des chapeaux confortables et beaux qui peuvent être adaptés ici facilement. En faisant des chapeaux de feutre, des cloches, je trouve que pour l'hiver c'est l'idéal parce que ce sont des chapeaux qui couvrent les oreilles, qui se tiennent bien sur la tête puis qui ne risquent pas de s'envoler au vent dans les tempêtes. Et c'est plus élégant qu'une tuque!» – Mireille

voici ce qui était suggéré aux lectrice du quotidien *Le Soleil* du 27 février 1900:

«Vous allez bientôt, mesdames, penser à vos préparatifs de Pâques. Le carême et le printemps vous y invitent et pendant que religieusement, l'un vous met dans l'âme des inspirations de pénitence, l'autre, tout souriant de coquetterie, vous glisse en tête des idées de roses et de mode. Où sera

«À la sortie de l'église, le matin de Pâques».
(*Le Soleil*, 29 mars 1902).

*Ethnologue

La chapelière Marguerite Matte et un assortiment de ses créations. (Photo: Michel Bourassa, Service des ressources pédagogiques, Université Laval).



le mal de rêver entre deux jeûnes à l'un des jolis chapeaux dont le «Soleil» vous offre aujourd'hui le modèle! Il faut bien être jolie, en même temps que bonne – les hommes l'exigent de vous – et la religion tolère cette exigence».

Les habitudes vestimentaires représentaient un système à deux composantes: les langages du paraître, en perpétuel renouvellement; et les conventions socialement établies, par des consignes religieuses, ou cérémonielles, et l'étiquette.

«Autrefois, on portait toujours des chapeaux, Ma mère et moi aimions avoir de beaux chapeaux – mon père était très fier – ça nous coûtait énormément cher. On portait des chapeaux le jour pour nos sorties, à cinq heures pour le thé ou un cocktail et le soir aussi pour aller au concert ou au théâtre. C'est pour cela qu'à un moment donné je décidai d'apprendre à faire des chapeaux.» – Virginie

La fréquentation régulière de l'église éveillait une fascination pour cet accessoire vestimentaire. Aussi, Simone profitait de cette obligation pour promouvoir ses dernières créations:

«C'est un petit peu gênant de le dire, mais je ne portais jamais le même chapeau à tous les dimanches. Je le faisais exprès; aussi, après la messe, je recevais un téléphone à la maison: «votre chapeau, gardez-le pour moi!» C'était mon annonce dans la paroisse.»

Les témoignages recueillis auprès des modistes et des chapelières de la ville de Québec apportent certaines connaissances sur les habitudes

vestimentaires du XX^e siècle. Le port du chapeau féminin est généralisé. Il touche toutes les couches de la population. Confronté à la consommation de masse, il s'imprègne des lois et des valeurs esthétiques des modes internationales. Cependant, la conformité à un code moral caractérise l'élégance féminine jusque dans les années soixante.

L'abandon du chapeau s'est opéré progressivement et coïncide avec les réformes dans les pratiques religieuses sanctionnées par le concile Vatican II (1962-1965). Cet abandon traduit des transformations profondes dans les comportements sociaux et culturels.

Il est bon de rappeler les différents principes considérés dans la réalisation d'un chapeau, à une époque où celui-ci jouissait d'un engouement collectif.

Un accessoire personnalisé

Le travail de la confection fait appel au potentiel technique et créatif de la modiste ou de la chapelière.

«Je suis toujours fascinée quand j'arrive à faire les couleurs puis l'agencement de la voilette, des fleurs, tout ça...l'harmonie qu'il y a dans le chapeau.» – Sylvie

Répondre à une commande exigeait souvent une adaptation des modèles diffusés par des femmes connues ou célèbres, les revues spécialisées ou les défilés de mode.

«Quand je fais un chapeau, c'est à ma cliente que je pense: elle va porter ceci, elle s'est fait arranger les cheveux comme cela. La cliente connaît ce qui lui va la plupart du temps, mais parfois pas. De toute façon, il suffit de la regarder et de savoir aussi pour quelle occasion. Si c'est un chapeau ordinaire pour mettre avec un tailleur ou une robe, soit qu'on lui montre des revues ou tout simplement qu'elle nous dise: «bien moi j'ai vu telle chose, je voudrais qu'il soit relevé d'un côté». Et une autre: «je le veux en fantaisie». Il y a des tissus avec lesquels on peut faire une fleur pour faire le chapeau». – Marguerite

L'accessoire de tête contribuait à équilibrer la silhouette de la détentrice.

«Il fallait être capable d'équilibrer les proportions du chapeau à la taille de la cliente et non pas seulement l'asseoir devant un miroir pour essayer des modèles. Il faut voir tout l'ensemble d'une personne.» – Virginie

Aussi, un soin particulier était déployé pour harmoniser le chapeau avec la physionomie. Sylvie rappelle que la figure est asymétrique, qu'il y a toujours un côté plus large que l'autre. Pour adoucir certains traits disgracieux ou affiner le profil, Kathleen explique qu'il faut briser les lignes du visage avec la ligne du chapeau. Conseiller un modèle devenait une opération délicate que la modiste ou la chapelière menait avec tact et discrétion.

«Il faut connaître sa cliente. À une personne qui portait des verres, je ne proposais pas les mêmes choses qu'à une autre qui n'en portait pas. Le teint de la peau, la couleur des cheveux, la couleur des yeux, ce sont tous des facteurs à considérer, ainsi que l'âge de la cliente.

Une personne qui a les cheveux blancs comme moi ne doit pas mettre un chapeau blanc, ça manque d'éclat. Aussi, des personnes qui coiffaient très grand ou très petit, ça c'était un problème pour plusieurs. C'était des petits détails que graduellement on apprenait à observer.» – Simone

Le chapeau distinguait les différents groupes d'âge. Il variait selon les étapes du cycle de vie.

«Il y avait des chapeaux d'enfant, des chapeaux de jeune fille et des chapeaux de dame. J'ai déjà coiffé des bébés de quatre ans. Dans le temps, c'était plutôt genre petite capine, le petit chapeau ajusté à la figure de l'enfant. Aux fillettes on mettait un ruban avec une boucle sur le côté, ça c'était le chapeau bergère ou bien le petit chapeau rond relevé. Les jeunes filles portaient le grand bord baissé. Ce fut la mode longtemps, avec des pendants dans le dos. Il y avait différentes teintes naturellement. Pour varier, on faisait notre dessin de chapeau avec un bord en avant, presque pas en arrière. La jeune fille commençait déjà à avoir ses goûts à quinze, seize ans. La dame, elle, c'était un autre domaine. Il y



avait tellement de modèles dans le temps.» – Jeanne

Les rites de passage sanctionnaient les changements de statut. Avec le port du diadème et du voile, la coiffe de mariée, à elle seule, constituait «une science» qu'avait développée Angéline: «On faisait des voiles très dispendieux avec des appliqués à la main.» Pour accompagner un vêtement plus sobre: une robe courte ou un tailleur, le tambourin garni de perles, de dentelle ou de fleurs naturelles, était de mise.

Le deuil représentait une autre circonstance incitant à une tenue vestimentaire particulière.

«Quand j'ai commencé mon métier, on confectonnait la grande pleureuse. C'était en crêpe

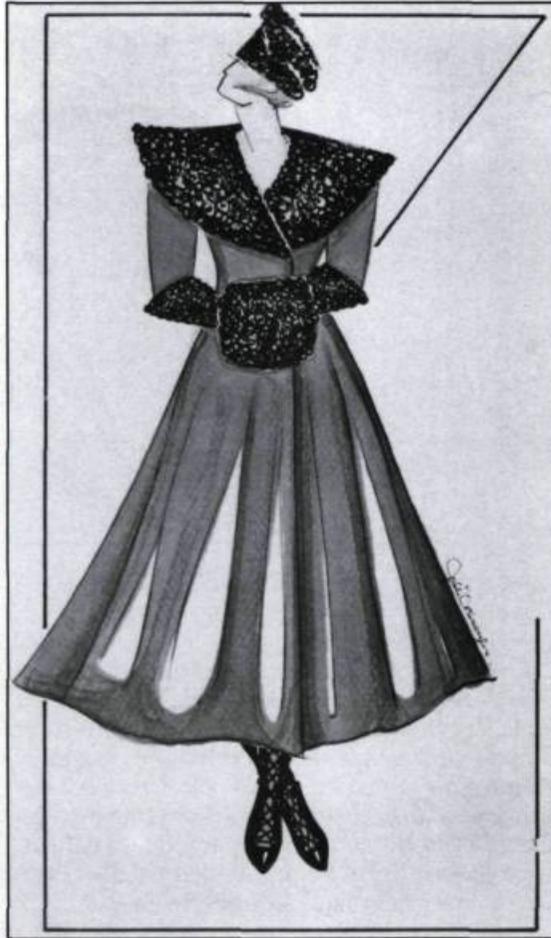
Une ligne du chapeau ondulée adoucit un visage carré, relativement sévère.

(Dessin de Luc Lessard, étudiant en techniques du vêtement, campus Notre-Dame de Foy, Cap-Rouge).



Deux types de coiffures d'enfants en 1922. (Collection privée).

Tenue hivernale agrémentée du chapeau et du manchon assortis. (Dessin de Josée Desnoyers, étudiante en dessin de mode, École de couture Châtelaine, Sainte-Foy).



noir. Travailler du crêpe c'était compliqué, il fallait le mettre sur le biais. Puis, il fallait perler, mettre des fantaisies sur le bord. Plus tard, les femmes portèrent toujours des chapeaux de crêpe, mais sans la pleureuse.» – Adeline
D'abord intégré à la silhouette de la détentrice et à son cycle de vie, l'accessoire de tête devait aussi se conjuguer avec le vêtement.

«La finition d'une toilette»

De façon générale, il y avait la tenue «régulière» et la tenue «de fantaisie». La semaine se démar-

quait du dimanche. Et on ne confondait pas le travail, les divertissements et les cérémonies religieuses.

«Selon la sortie – par exemple – une visite de sympathie ou de courtoisie à l'hôpital, il y avait le petit chapeau qui complétait la toilette, c'était la mode du temps. Un chapeau c'était avant tout la finition, le complément d'une toilette!» – Jeanne

Outre l'influence exercée sur l'évolution formelle du chapeau, les lois et les valeurs esthétiques des modes se manifestaient aussi en fonction du rythme saisonnier des couleurs, des garnitures et des matières premières.

«À Pâques, on avait le chapeau noir ou bleu marine avec des fleurs, puis quand venait l'été, c'était un autre chapeau, couleur pastel; ça faisait deux chapeaux à partir de Pâques jusqu'aux vacances. Au mois d'août, c'était des chapeaux de velours. Puis, quand venait l'automne, à la fin de septembre, c'était un chapeau de feutre. Ensuite, c'était le chapeau de fourrure.» – Gertrude

La tenue vestimentaire suivait donc le cycle des saisons dont les fêtes calendaires indiquaient les temps forts.

Pour les modistes, la venue de Noël était une période très exigeante. «Travailler jusqu'à onze heures avant la messe de minuit afin de fournir les chapeaux pour Noël! Dans ce temps-là, c'était des chapeaux avec des perles et des voilettes. Puis venait le temps de Pâques. À Pâques, justement, qui n'avait pas son chapeau de fleurs? Aux offices de la Semaine sainte, c'était une vraie parade de mode!» – Adeline

Au cours des premières décennies du XX^e siècle, l'élégance féminine prenait appui à la fois sur les modes internationales et sur un code éthique. Associé à des pratiques coutumières, le chapeau devenait intimement lié à la silhouette de celle qui le portait, à son statut et à sa tenue vestimentaire. ♦

BOUTIQUE "à la capucine"



Antiquités québécoises

3, route 132, St-Michel
Comté Bellechasse, P.Q.
G0R 3S0

Yves Bourget
Propriétaire

Ouverte toute l'année
(418) 833-1247



-Subdivision
-Piquetage
-Certificat de localisation
-Implantation
-Bornage

CARRIER ET ROBERGE

7, SAULT-AU-MATELOT
C.P. 6 STATION B
QUÉBEC G1K 7A1

TÉL.: (418) 692-2684